



## Concours « Passeurs d'envie(s) », édition 2010

Monsieur,

Je suis atteint à grande vitesse, depuis une distance considérable : vous avez tracé une trajectoire qui va de votre écriture à ma lecture.

Il a fallu plus d'un mot pour instaurer le malaise en moi. Sans doute, il s'agissait de mots justes. Ce malaise a précédé l'envie de révolte dans une irrépressible pulsion et j'ai souhaité la mort de ce narrateur. Non, j'ai espéré qu'il soit à son tour terrifié à l'idée de mourir. Je ne me rappelle pas avoir détesté à ce point un personnage de roman auparavant. Voici ce qui a été tué en moi : les sentiments de compassion, d'empathie, de bienveillance à son égard. Mot après mot, le travail de sape a grignoté ma résistance qui a fini par s'effondrer.

Pourquoi alors continuer à s'infliger, en tant que lecteur, une telle destruction ? Parce que le fil de la lecture n'a pas été rompu malgré cette hécatombe en moi. Il a continué à relier votre écriture à ma lecture. Peut-être qu'après ce massacre parmi mes sentiments, vous avez épié les derniers signes de vie humaine en moi ? Je me suis enfin approché de ce narrateur qui plus jamais ne rate son tir. Je l'ai côtoyé suffisamment dans sa dérive, grâce à vous, pour entrevoir que le mal qu'il semait comme une poignée de grenaille résultait du mal qu'il avait lui-même enduré à être jeté dans la guerre à l'âge de 15 ans. Alors qu'il répugnait viscéralement à détruire les vies - jusqu'à en perdre la tête - déployer toujours plus de violence, prendre encore plus de vies, est resté le seul remède à cette répugnance. La seule qu'il voulait prendre pour la garder bien vivante, ce fut Myrna, son double féminin et positif, qui n'a tué personne, qui les sauverait plutôt et qui a l'âge auquel lui bascula dans l'ombre. Garder vivante aussi sa mère, ou faut-il écrire « la faire revenir à la vie pour de bon » ? De sa presque mort, elle distribuait quand même un peu de vie : des miettes de pain pour ses invités imaginaires. Le fils, pendant ce temps, distribuait beaucoup de mort, bien réelle. N'était-il pas le plus fou des deux ?

En tant que lecteur, j'avais été témoin et peut-être même sentais-je avoir participé à une exaction puisque j'ai moi aussi souhaité la mort de Zak au lieu de celle du narrateur, en complicité avec ce dernier.

Pourtant, j'avais d'abord voulu que ce tireur soit à son tour terrifié par la mort jusqu'à ce que je comprenne qu'il avait connu cette terreur à plusieurs reprises : terreur de la mort d'un autre et aussi de la sienne comme dans un miroir, ou reflétée dans la lunette de son fusil. Sa fin a dépassé le pire châtement que j'aurais pu imaginer. Il avait déjà perdu sa mère, disparue dans sa folie, il a fini par perdre la femme dont il était amoureux. A-t-il vraiment mis un point final à son existence « [...] et moi qui m'en vais. » ? Sa mère, réelle ou fantasmée, l'a-t-elle aidé à viser en pleine tête ?

Je reste avec mes questions, comme d'autres lecteurs avec qui l'auteur a engagé un conflit sous forme de roman.

Cordialement,

Roberto SANZ, Niort, 46 ans